

Du(r) retour de vacances



ette année-là, l'été fut magnifique. D'autant plus qu'il avait, pour la première fois depuis plusieurs années, convenu de suspendre toutes ses activités professionnelles pour tout un mois. Il voulait se donner l'illusion d'échapper au temps sinon de pouvoir enfin se permettre d'en perdre ! Quel bonheur, entre une randonnée en montagne et une expédition de canot, que de s'allonger à l'ombre, dans un hamac, et se plonger dans la lecture de ce roman où il était question d'une histoire fantastique mettant en scène des loups et un enfant singulièrement doué pour leur langage. Invitante métaphore, pensa-t-il pour lui-même.

Cette ambiance intérieure se transforma cependant quelques jours avant la fin de ses vacances avec l'imminence de la reprise de son travail. Quelle impression étrange pour lui à ce moment que d'anticiper la réintégration de *cet* édifice, de *ce* bureau, de *ce* fauteuil, avec, à gauche, *ce* divan sur lequel venaient tour à tour s'allonger *ces* hommes et *ces* femmes dont il écoutait les récits. Son travail se résumait en un mot : psychanalyser. Ce terme constituait en fait l'explication la plus économique, par sa brièveté, qu'il ait trouvée pour rendre compte socialement de son emploi du temps. Intérieurement, il en allait évidemment

bien autrement, n'ayant jamais été tout à fait certain de ce qu'il pouvait au juste recouvrir. Son unique réconfort à ce sujet fut qu'autour de lui, nombreux, parmi les collègues qui attiraient son respect, étaient ceux qui partageaient au moins son questionnement sinon sa perplexité.

Chaque année, à pareille date, il était en proie au même sentiment d'étrangeté, voire presque d'irréalité. Cela se produisait chaque fois d'une façon identique, mais cette année, pour les raisons déjà citées, ce sentiment s'imposa avec une intensité telle qu'il ne put y échapper à l'aide d'une interprétation sommaire appelant quelques relents de nostalgie de ces heureux moments de vacances maintenant devenus souvenirs. Penser remettre souliers, chemise et pantalon de ville en vue de la rentrée lui sembla déconcertant après ce mois passé, pieds nus, dans la forêt.

Reprendre le travail lui faisait l'effet d'une déportation, d'un exil forcé vers quelque planète lointaine tout à fait inconnue de lui. Cette impression atteignit son apogée une fois entré dans *son* bureau, pourtant familier, assis dans *son* fauteuil pourtant confortable et recevant sur *son* divan *ses* patients dont il connaissait pourtant de larges pans de leur histoire. Pas plus que la réintégration de ce lieu habituel, cette connaissance acquise au fil du temps passé avec eux n'était d'aucun secours pour dissiper, ou à tout le moins alléger, ce sentiment d'étrangeté qui l'assaillait. Que pouvait donc signifier ce sentiment qui s'imposait cette année avec une acuité qui l'aurait conduit, dans sa rêverie, à interrompre la séance en cours pour demander à son patient ce qu'ils pouvaient bien faire tous les deux en ce lieu, l'un assis derrière l'autre allongé ? Quelle en était l'origine ? De quoi tout cela retournait-il ? La récurrence de même que l'intensité de son trouble ne lui laissaient plus d'autre choix que de s'y arrêter pour se questionner (encore d'autres questions !). Ce qui, après tout, représentait une part essentielle de son travail quotidien. Il le savait. Il fallait plonger. Il allait plonger.

Plusieurs pensées s'offrirent alors à lui. L'une d'elles concernait le caractère singulier de l'activité professionnelle qu'il pratiquait. Encore que le terme énigmatique serait mieux indiqué pour la qualifier. Vu du dehors, proposer une rencontre avec un patient pour ensuite disparaître comme personne dans le but de laisser tout le champ libre aux histoires, affects et scénarios fantasmatiques qui ne manqueront de surgir au fil des séances, voilà qui constituait une bien étrange profession. Certains de ses proches ou de ses amis ne manquaient pas d'ailleurs de le lui rappeler périodiquement. Déjà que pour lui cette expression

disparaître comme personne, contenait en soi sa part d'intrigue. Comment, se demandait-il, disparaître comme *personne* alors que ce terme renvoyait à la fois à quelqu'un, une personne, de même qu'à une absence ou une inexistence, comme dans : personne (nul) ne s'est présenté, personne (nul) ne le sait ? Il ne pouvait, par contre, douter que là se trouvait un des ressorts dynamiques essentiels de cet étonnant dispositif psychothérapeutique. Mais il n'avait de cesse de s'étonner de cette réalité qui, pour quotidienne qu'elle soit devenue pour lui, n'en finissait jamais par aller tout à fait de soi. Réintégrer ce cadre de travail après un certain temps passé à l'extérieur, dans l'ordinaire de la « vraie vie », n'allait pas sans heurts. Cela nécessitait le temps d'arracher à l'oubli installé pendant les vacances cet état d'être présent-absent, visible-invisible, intime-étranger dans lequel l'exigence de la cure analytique le plongeait. Faire violence à une partie de soi était chaque année une épreuve incontournable.

Tout cela était quand même moins troublant que cette autre trajectoire associative qui s'imposa à lui. Elle aurait pu tenir dans ces phrases fantasmatiquement adressées à ses patients à ce moment précis de son retour à l'intérieur de sa singulière position d'écoute : « Mais pourquoi donc me racontez-vous tout ça ? Que me voulez-vous au juste ? » Et même, plus impertinemment, donc plus près de sa vérité : « Mais qu'est-ce que je peux bien faire ici ? »

Une fois prise en compte la culpabilité liée à ce type de pensées, car il était loin d'être indifférent à l'état intérieur et au devenir de ses patients, ce mouvement de recul face à ses patients le surprenait toujours, et en particulier à ce moment précis de l'année où il devait lui aussi, en même temps que ses patients, réinvestir un cadre de travail pour un temps oublié. Oublié encore plus aisément qu'il était tel qu'en lui-même si étrange en raison de son éloignement des relations humaines usuelles. Perplexe, il trouva tout de même un peu de réconfort dans le souvenir qu'il conservait d'un des écrits de Pontalis où il avait eu la surprise de découvrir une formule similaire : « Ah, si seulement ils me laissaient souffler un peu...² » Ce cri du cœur contre-transférentiel de Pontalis, il le traduisit dans sa propre expérience par : « Ah, si seulement ils me laissaient rêver un peu... »

Ces sentiments d'étrangeté, d'irréalité et ce qu'ils provoquaient en lui comme réaction de mise à distance l'amènèrent à envisager l'analyse sous certains de ses aspects qui n'étaient que très rarement objet de discussion dans les échanges qu'il entretenait avec ses collègues. Ce silence l'intriguait d'autant que ce qu'il tentait de cerner semblait une expérience partagée, sous une forme ou sous une

autre, par la plupart d'entre eux, que ce soit au retour de vacances ou à quelque autre période de l'année. En groupe, passé le côté anecdotique du récit et les pointes d'humour à visée défensive auquel il donnait lieu, un voile de silence s'installait définitivement sur ces impressions. Un début d'explication de ce silence tenait peut-être à ce qu'on n'osait trop publiquement avouer de tels tiraillements en cette époque de rectitude politique. La crainte du jugement des pairs constituait-elle une barrière difficilement franchissable pour quiconque désirant s'aventurer dans ces contrées peu fréquentées ? Mais pour vraisemblables qu'elles puissent paraître, ces premières explications n'en demeuraient pas moins tout aussi partielles qu'anti-analytiques. Il lui fallait rebrousser chemin et revenir sur le terrain de l'analyse.

L'hypothèse d'une quelconque vertu déstabilisatrice des patients sur l'appareil psychique du thérapeute pouvait certainement être mise de l'avant. Penser la surface d'inscription de l'appareil psychique de l'analyste comme absolument inaltérable à l'impact de ce à quoi, à travers la répétition des séances, elle était quotidiennement soumise était évidemment tout à fait irréaliste. Mais ce qu'il avait en tête à ce moment était quelque peu différent.

Il n'avait jamais pu tout à fait se défaire de l'idée reçue qu'offrir une analyse engageait *de facto* une ouverture de son propre inconscient à l'inconscient de l'autre. Mais il préférait, pour sa part, rendre compte du travail de l'inconscient en terme de disponibilité plutôt qu'en terme d'ouverture, car, pensait-il, pas plus que la négation, la fermeture ne saurait exister dans l'inconscient. Ce qui lui vint alors tenait plus au souterrain et silencieux travail de l'impact répétitif de la charge du transfert et du contre-transfert sur l'analyste et de la qualité érosive qu'elle peut revêtir avec le temps. Cette lente érosion, il la concevait comme étant causée par les collisions périodiques de petites quantités d'excitations sur l'appareil psychique de l'analyste, ou plus précisément sur sa partie différenciée appelée pare-excitation. Ainsi, en additionnant disponibilité de l'inconscient et collisions répétitives, on obtenait une somme qui n'allait pas sans lui rappeler la notion de traumatisme cumulatif proposée par Khan³. Fréquemment, avait-il pris la mesure du temps nécessaire pour, d'une part, dissiper ce léger vertige qui l'assaillait au sortir d'une séance particulièrement intense et, d'autre part, restaurer sa capacité d'écoute avant le début de la séance suivante.

La répétition des séances pourrait-elle agir comme autant de micro-traumatismes battant en brèche le système de pare-excitation de l'appareil

psychique du thérapeute, qui n'aura alors d'autre choix que celui d'étayer sa paroi protectrice afin d'éviter toute rupture ? L'observation de la diversité d'états à la disposition de chaque analyste tout au long de sa carrière confirmait partiellement cette hypothèse. Les institutions et sociétés de psychanalyse, les discussions cliniques et supervisions formelles ou informelles, les lectures, groupes de séminaires continus et les colloques, l'analyse personnelle dans les domaines qui ont survécu au refoulement, l'écriture et l'activité onirique pourraient (cette énumération n'est, bien sûr, pas exhaustive) être conçus comme partageant une fonction protectrice-réparatrice de l'appareil psychique de l'analyste.

Quelle que soit la part de justesse que cette hypothèse recelait, elle demeurait pour lui incapable de rendre compte à elle seule de l'ensemble du phénomène. La rencontre avec les patients était-elle, dans cette affaire, la seule sur laquelle diriger les projecteurs ? Ce dernier terme lui semblait d'autant plus justifié qu'une part de projection était sans doute en cause. Il lui fallait revenir à l'examen de ce qui pouvait être au cœur du sentiment d'étrangeté. C'est à ce moment de son parcours qu'il s'engagea sur une autre piste qui avait cette qualité d'avoir déjà été balisée.

Sa mémoire le ramena en effet à Freud^{4,5} et à la description que ce dernier avait faite d'une expérience similaire à la sienne mais dans un tout autre lieu : celui de l'Acropole. Il arriva à cette conclusion que le sentiment d'inquiétante étrangeté, selon son expression, tirait son origine de l'émergence de modes de pensée « refoulés ou surmontés⁶ » au cœur d'une situation extérieure agissant comme déclencheur. Dans son expérience, l'irruption d'un mode de pensée dit primitif, axé sur la réalisation du désir inconscient, était donc responsable de l'angoisse associée à l'expérience d'étrangeté.

Aidé de l'intuition de Freud, il se demanda pour lui-même si le cadre analytique ne constituerait pas son Acropole, l'Acropole de tous les psychanalystes. En raison de la position technique qu'il occupe au sein de la situation analytique, à laquelle s'ajoute le pouvoir que lui attribue, à tort et à raison, son patient, l'analyste ne court-il pas le risque de voir ses propres modes de pensée « refoulés ou surmontés » reprendre du service ? En progressant sur cette piste, incité à traquer le travail souterrain de sa propre activité psychique, il se demanda si en furetant sous la surface de cette position prescrite côté analyste (attention en égal suspens, neutralité bienveillante), on risquait de découvrir certaines autres dispositions intérieures fort différentes et peut-être communes à quiconque se

livre au même travail. Ici, bien sûr, la rencontre avec Ferenczi était prévisible, inéluctable.

Il ressentait toujours un mélange d'affection et de profond respect pour cet homme qui avait eu le courage d'attirer l'attention de la communauté psychanalytique sur un autre aspect de la pratique également passé sous silence. C'est sous le terme d'hypocrisie professionnelle que Ferenczi dénonça l'attitude de froideur, voire de haine éprouvée inconsciemment à l'égard du patient par certains analystes, se voulant par ailleurs empreints de sollicitude et de bienveillance. Mal lui en prit, car cela lui a valu de s'attirer une telle « bienveillance » de la part de ses collègues que ce n'est, par exemple, qu'une cinquantaine d'années après sa rédaction que fut diffusé son journal clinique⁷ !

Toujours dans cette veine contre-transférentielle, François de Carufel⁸ avait lui aussi, à sa manière, émit l'hypothèse d'une disposition intérieure de base de tout thérapeute. Il concevait cette disposition comme étant animée par un assemblage de pulsions anales sadiques et masochistes provoqué par la situation analytique elle-même, davantage qu'étant en réaction au patient.



C'est à ce moment de son parcours qu'il en arriva à se demander ce qui, dans la cure analytique, constituait le dénominateur commun apte à induire ces différentes réactions chez l'analyste : micro-traumatismes à répétition, sentiment d'étrangeté, hypocrisie professionnelle, hostilité inconsciente, etc. À coup sûr il ne s'agissait pas d'une réponse induite par un type d'organisation psychique donnée rencontrée chez un patient. Une conclusion à laquelle on arrivait trop souvent dans la lecture de certains comptes rendus cliniques. Non. Ce qui était en cause ici était beaucoup plus général.

Il imagina alors que si le cadre analytique proposé pouvait être, *via* la relation transférentielle, inducteur d'infantile⁹ côté patient, comment, dans la même foulée, ne pas proposer une trajectoire parallèle chez l'analyste, du moment où, à partir de son propre assujettissement au cadre analytique proposé, il se retrouve lui aussi dans la même situation d'avoir à composer avec une suspension de son activité psychique habituelle, en plus d'être, à travers le transfert de son patient, parlé, interprété, manipulé par celui-ci ? Conjointement à son patient, l'analyste se voit lui-même contraint à une certaine passivation qu'implique toute

situation dans laquelle un sujet est parlé par un autre sujet. Cela aura comme conséquence de le situer lui aussi dans la situation potentiellement traumatique d'une exposition à des messages chargés de significations sexuelles inconscientes perçus subjectivement comme ayant une origine externe.

Peut-être avait-on eu quelques torts, pensa-t-il, de rabattre sur le couple psychanalyste-patient cet autre couple composé de la mère et de son enfant avec, comme sous-entendu, l'équivalence métaphorique psychanalyste-mère et patient-enfant. Les choses se complexifiaient assurément si on considérait qu'à travers le discours transférentiel de son patient, c'est bien l'analyste qui devient pour une part le sujet parlé, l'*infans*. L'analyste ne peut éluder une certaine dépendance à l'égard de son patient. Une autre illustration de cette dépendance pouvait, par ailleurs, être perçue dans le fait que c'est l'analyste qui suit son patient et non l'inverse. De plus, en ouvrant la séance, c'est bien le patient qui prend l'initiative de la rencontre et y impose son rythme comme dans une partie d'échecs où, par convention, ce sont les blancs qui ouvrent le jeu, contraignant ainsi les noirs à une certaine subordination de leurs mouvements.

Sur le plan technique, entendre dire que l'analyste est le gardien du cadre lui paraissait toujours une formulation boiteuse ou à tout le moins incomplète. Cette formule occultait à ses yeux le fait que l'analyste voit aussi, comme pour son patient, son activité psychique entraîner dans le maelström de l'infantile et donc perméable aux effets de la charge pulsionnelle inconsciente des discours en présence. À la régression transférentielle côté patient, il avait à proposer une régression contre-transférentielle côté psychanalyste. Il avait ici l'impression de rejoindre l'intuition de De Carufel quant à l'effet du cadre analytique sur l'activité psychique de l'analyste et sa plus ou moins grande souplesse ou tolérance à se laisser glisser et à se maintenir dans cette position de passivité-réceptivité inhérente à son travail en séance. Il se peut aussi que les nombreuses expérimentations techniques de Ferenczi, qui le menèrent jusqu'à l'analyse mutuelle, reflétaient sa sensibilité à la réactivation de l'infantile et du traumatisme dans l'analyse et la nécessité de leur prise en compte, peu importe leur localisation (c.-à-d. dans le patient ou dans l'analyste) !

En revenant à son point de départ après ces longs détours, son sentiment d'étrangeté à son retour de vacances lui apparut dès lors comme le marqueur de l'angoisse liée au fait de se replonger dans cette position de passivité infantile. L'intensité de ce sentiment avait-elle été amplifiée, à ce moment précis, par la juxtaposition de deux registres fort éloignés l'un de l'autre : l'état d'insouciance

enfantine associé aux vacances et l'état de vulnérabilité infantile ? Inversement, il pensa, avec Gantheret¹⁰, au fantasme de quiétude issu d'un rabattement du sexuel sur l'autoconservatif. Perspective heureusement irréalisable.

Le retour au travail après une période prolongée de vacances pourrait-il être comparé à un atterrissage rendu périlleux du fait des turbulences introduites par l'inévitable désorganisation-réorganisation pulsionnelle en jeu à ce moment ? L'analyste peut-il reprendre son travail sans faire violence à cette partie de lui-même qui, pressentant la menace de l'infantile, ne souhaiterait que continuer de... rêver ? Le sentiment d'étrangeté serait-il indicatif de ce qu'il en coûte à l'analyste pour remettre en marche le travail analytique ?

Parallèlement à ces questions, il ne pouvait s'empêcher de considérer l'actuelle montée de popularité de la psychopharmacothérapie et de certaines formes de psychothérapies dites nouvelles ou modernes comme étant fondée sur la séduction offerte au couple voyageur (patient et thérapeute) de faire l'économie de la prise en compte des mouvements dynamiques en jeu dans la relation transférentielle et contre-transférentielle, mouvements établis sur la trame des grandes oppositions fondatrices que sont la passivité et l'activité, le masculin et le féminin, l'amour et la haine, ainsi que la vie et la mort. Ces différentes thérapeutiques sont-elles d'autant plus attrayantes qu'elles proposent aux thérapeutes de travailler à l'abri, retranchés derrière une technique active, sinon activiste, visant l'atteinte d'un objectif précis fixé à l'avance, cet objectif consistant le plus souvent en l'éradication des symptômes ?

Enfin, une dernière interrogation quant à son point d'arrivée lui donna plutôt l'impression d'un nouveau point de départ potentiel. Il se demanda si l'étude des effets combinés du cadre de travail analytique et de la relation transférentielle sur la personne de l'analyste pouvait servir de paravent dissimulant un enjeu encore plus fondamental, celui de la haine de l'analyste pour... son propre inconscient dans ce qu'il est et sera toujours, comme l'inconscient de chacun, sauvage et insaisissable, malgré toutes ses tentatives. Dans ce qu'il est lui, l'analyste, face à son cadre de travail dans la même situation périlleuse que le moi face à l'inconscient dynamique.

À travers le mythe d'un état nirvanesque d'avant l'irruption du sexuel, le moi se révèle-t-il irrémédiablement nostalgique d'un espace de pureté imaginaire ? Un état de grâce d'un moi non rompu au sexuel qui, selon cette mythologie, sera fatalement corrompu par l'intrusion en son sein d'un irritant dont il se serait,

aura-t-il envie de croire, volontiers passé ? Ainsi, analyser représenterait-il une tentative du moi d'en finir une bonne fois pour toutes avec l'infantile comme avec le sexuel ? L'analyste sera-t-il à jamais incurablement malade de cette illusion ? Sera-t-il pour toujours son plus difficile patient ?



Pour fugitifs qu'ils soient, ces sentiments d'étrangeté doivent-ils être perçus comme passagers ou au contraire omniprésents, mais recouverts défensivement quelque temps après notre retour de vacances et pour le reste de l'année ? Car voilà que petit à petit, séance après séance, ils sont oubliés, immergés par la marée montante du travail quotidien. On n'en reparle pas. C'est fini. Pourquoi y porter attention ? C'était un moment bizarre à traverser, rien de plus. Rien de plus... mais la question se pose de savoir s'il serait possible de rester longtemps psychanalyste dans le cas contraire, c'est-à-dire dans la situation où ces sentiments feraient tache d'huile. Il se peut aussi que ces sentiments s'amenuisent peu à peu pour enfin disparaître au gré de la reprise des histoires transférentielles et contre-transférentielles suspendues au moment du départ en vacances. Ces histoires, pour perturbatrices qu'elles puissent être, possèdent-elles paradoxalement cette autre qualité de permettre à l'analyste de poursuivre... son propre travail d'analyse ?

Il n'est, sur ce plan, qu'à penser aux histoires qu'on raconte aux enfants afin de les aider à s'endormir et à transformer leur monde fantasmatique, leurs terreurs internes à travers l'activité onirique. Si, comme l'avance Alain de Mijolla, il existe en nous « une force qui nous pousse irrésistiblement à nous raconter des histoires¹¹ », comment serait-il alors possible de continuer d'être psychanalyste à partir du moment où l'on se retrouvait soi-même dans cette position de ne plus pouvoir (se) construire des histoires ? La mort du travail psychanalytique, et peut-être aussi la mort de toute activité psychique, correspondrait-elle à ce moment où on n'arriverait plus à se raconter d'histoires ?

La « crise » que traverserait actuellement la psychanalyse aurait-elle à voir avec un certain renoncement, une certaine désillusion face aux bagages d'histoires qui la traversent ? À une époque dominée par un positivisme scientifique à tous crins, que se passera-t-il lorsque les enfants, identifiés aux exigences de leurs parents, ne réclameront plus que des histoires réelles comme celles du télé-

journal avant de s'endormir ? Quel avenir pour la psychanalyse, entre autres, si jamais disparaissent les derniers passionnés d'histoires et de constructions que sont les enfants... et les psychanalystes ? Ce point marquera-t-il la véritable crise pour la psychanalyse ?



NOTES

1. L'auteur souhaite remercier Lise Monette et Paul Lallo pour leurs encouragements et critiques apportés au cours de la rédaction de ce texte.
2. J.-B. Pontalis, « Sur la douleur (psychique) », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1976, p. 223.
3. M. Kahn, « Le concept de traumatisme cumulatif », in *Le soi caché*, Paris, Gallimard, 1976.
4. S. Freud, (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, Coll. Folio.
5. — (1936), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985.
6. Freud, S. (1919), *op. cit.*, p. 205.
7. Ferenczi, S. (1932), *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985.
8. De Carufel, F., « Le contre-transfert de base », in Jean Laplanche et coll., *Colloque international de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1993.
9. Plutôt que de qualifier le caractère indestructible du désir inconscient ou un mode de pensée proche des processus primaires, le terme d'infantile sera, dans ce texte, utilisé pour qualifier l'état de passivité et d'impréparation de l'*infans* par rapport à un environnement émetteur de significations le débordant.
10. F. Gantheret, « De l'emprise à la pulsion d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24, 1981, p. 103-116.
11. De Mijolla, A., *Les visiteurs du moi*, Paris, Les belles lettres, 1986.